

BONAPARTE

ET

# NAPOLÉON.

PAR ÉDOUARD COLIN.



O Corse à chères plaines, que la France était belle  
Au grand soleil de messidor.

(A. BASSIN, tome vi.)

Sois Muât !... O Napoléon !

(A. BASSIN, tome vi.)

Il convient qu'une voix s'élève

Cette voix, c'est la voix peuse

De la raison invincible,

Que nul champion ne peut dominer ;

Et la tête de l'empereur

**Paris.**

BRETEAU ET PICHÉRY, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

Passage de l'Opéra, galerie de l'Horloge, 16.

1841.

# Bonaparte et Napoléon

Édouard Colin



Breteau et Pichery, Paris, 1841

Exporté de Wikisource le 30 juin 2026

BONAPARTE

ET

NAPOLÉON.

PAR ÉDOUARD COLIN.

Ô Corse à cheveux plats, que ta France était belle  
Au grand soleil de messidor.

(A. BARBIER, Iambe VII.)

Sois Maudit !... Ô Napoléon !

(A. BARBIER, Iambe VII.)

Paris

BRETEAU ET PICHERY, LIBRAIRES-ÉDITEURS,  
Passage de l'Opéra, galerie de l'Horloge, 16.

---

1841.

BONAPARTE

et

**NAPOLÉON.**



Lorsque tout un peuple se lève  
Pour saluer Napoléon,  
Il convient qu'une voix s'élève  
Contre l'éclat de ce grand nom ;  
Cette voix, c'est la voix pieuse  
De la raison impérieuse,  
Que nul chant ne peut dominer ;  
Et la tête découronnée,  
D'une auréole environnée,  
Devant elle doit s'incliner.

Les compagnons de sa fortune,  
En protégés reconnaissans,  
De leur belliqueuse tribune  
Veulent évoquer ses talens...  
Sur le pavois de la puissance,  
Ils en font, au nom de la France,  
Le plus vertueux des soldats ;  
Mais nous, spectateurs d'un autre âge,  
Pesons, sans lui faire d'outrage,  
Tous les faits par les résultats.

Mort sur une plage lointaine,

Jugeons-le sans ressentimens ;  
L'éloignement de Sainte-Hélène  
Vaut bien la distance des temps...  
Comme s'il avait vu descendre  
De nombreux siècles sur sa cendre,  
Élevons-lui son piédestal ;  
Sans être éblouis par sa gloire,  
Asseyons-le devant l'histoire,  
Comme César, comme Annibal.

Sur la France qu'émeut des passions profondes,  
Voyez cet aigle audacieux,  
Qui dès son premier vol s'élevant jusqu'aux cieux,  
Semble des éclairs de ses yeux,  
Vouloir embraser les mondes...  
Qui, dans ses serres, tenant un drapeau,  
Le déchire, en jette un lambeau  
À ses aiglons demeurés en extase...  
Étend ses ailes, et planant sur eux,  
Dans son essor majestueux,  
Leur communique à tous la fougue qui l'embrase...  
Fond sur son ennemi, le fascine et l'écrase.

À peine a-t-il quitté le sauvage rocher,  
D'où son instinct guerrier le devait arracher,  
Que voulant essayer les feux de son tonnerre,  
Sur des fronts couronnés il va lancer la guerre...  
Il leur jette l'effroi... Sur eux appesantit  
Un glaive sans lequel la liberté périt...  
Voyez-le s'élancer aux plaines d'Italie,  
D'un coup d'aile il franchit les champs d'Occitanie,  
Il s'abat... et la France étourdie un instant,  
Se rassure à la voix du maître qu'elle entend.

C'est César qui fond sur la Gaule,  
Mais c'est César libérateur ;

César qui part du Capitole  
Pour combattre un persécuteur...  
Qu'il est grand !... que de poésie,  
D'enthousiasme, de génie,  
Sur ce jeune front de vingt ans !...  
Rois, affermissiez vos vieux trônes,  
Empereurs, rivez vos couronnes  
Sur votre tête à cheveux blancs.

Courbez-vous, c'est l'ange qui tombe  
Du ciel avec la liberté,  
Il vient renverser l'hécatombe  
Offerte par la cruauté...  
Il vient détruire les supplices,  
Il vient anéantir les vices,  
Enfans des révolutions ;  
Et comme Cyrus magnanime,  
Il vient reconstruire Solyme  
Détruite par les passions.

Il vient dicter des lois sublimes  
Aux magistrats dégénérés ;  
Aux peuples des droits légitimes,  
Aux princes des devoirs sacrés...  
Il est partout, sa voix résonne  
Aussi fort que son canon tonne,  
Jusqu'aux rives du Tanaïs...  
Et bientôt il devient idole,  
Par son courage au pont d'Arcole,  
Par son éloquence à Tœplitz...

Suivons d'un œil rapide, aux rives africaines,  
Cet ensemble vivant des merveilles humaines...  
Il part ; mais ce n'est point un fol aventureux  
Qui s'engage sans but sur un sol dangereux,  
Qui ne cherche, du fond de l'exil qu'on lui donne,

Qu'à rehausser l'éclat dont brille sa personne ;  
Non : il veut que le fer qu'il tient entre ses mains  
Deviene aussi fécond que le fer des Romains.  
De deux voisines mers il veut mêler les ondes,  
Pour doter son pays de ressources fécondes ;  
Et mariant ainsi deux mondes par leurs eaux,  
Jusqu'à l'Inde effrayée envoyer ses vaisseaux ;  
Puis, du Mahométan prenant le cimeterre,  
Il y veut attaquer la perfide Angleterre,  
En protégeant lui seul, par d'incroyables coups,  
Ses soldats dévoués, et ses maîtres jaloux.

Dans son tombeau séculaire,  
Il réveille Sésostri ;  
Il soulève la poussière  
Du vieux temple de Memphis...  
Cette Égypte inanimée,  
Qui n'est plus accoutumée  
À la voix d'un conquérant,  
Croit d'un nouvel Alexandre  
Revoir la vivante cendre  
S'élever sur l'Orient.

Des arts et de la puissance,  
Il débarque environné ;  
Monge apporte sa science,  
Kléber son front couronné...  
Ces rives, autrefois fières  
De leurs profondes lumières,  
Tremblent au nom du vainqueur  
Et semblent tout étonnées  
De voir, après tant d'années,  
Encor un jour de splendeur.

Jaffa, dans son froid suaire,  
Et tressaille et se soumet ;

Acre croit voir la bannière  
Dans la main de Mahomet.  
À cinq cents ans de distance,  
Le nom puissant de la France  
Frappe le berceau chrétien,  
Et du fond de la Syrie,  
La ville de Zénobie  
Croit entendre Aurélien.

Tout-à-coup, au milieu de sa marche rapide,  
Il abandonne au sort les vieux guerriers qu'il guide.  
Il part ; un ennemi jaloux de son bonheur,  
Accusait sa pensée, et le frappait au cœur...  
Il échappe, à travers une escadre nombreuse,  
Aux embûches que dresse une horde haineuse...  
Il aborde, il paraît... Mais la réflexion  
Avait donné l'essor à son ambition...  
Non content d'assurer le sort de sa patrie,  
Et de lui conserver sa liberté chérie,  
Il prétend régner seul, et fier de sa grandeur,  
Il veut de Charles-Quint l'empire et la splendeur ;  
À sa tête exaltée il faut une couronne !...  
    Dans l'abîme précipité,  
Étourdi par sa gloire, il tombe sur un trône,  
    Du haut de sa simplicité !...

L'égoïsme efface la gloire ;  
Il n'est plus le grand général !...  
Cet élan généreux, ce cri national  
Qui présidait à la victoire,  
N'est pour lui qu'un songe fatal  
Dont il a perdu la mémoire  
Il n'est plus le grand général !...

Il a laissé sous la couronne,  
Pâlir sa popularité ;

En mettant le pied sur le trône,  
Il a tué la liberté ;  
Avec elle, sa grandeur tombe,  
Il est entraîné dans la tombe  
Qu'il avait comblée autrefois ;  
Le peuple indigné se désole  
De ne plus voir dans son idole,  
Que l'usurpateur de ses droits.

L'époque de gloire est passée,  
Pour cette France qui portait  
Une guerre juste et sensée  
À l'étranger qui l'insultait.  
C'est une autre ère qui commence,  
C'est un autre homme qui s'élance  
Sur l'horizon ensanglanté ;  
Fort de son immense génie,  
Il vient semer la tyrannie  
Dans le champ de la liberté.

Le sang, la conquête et la guerre  
Sont ses gages conservateurs...  
Il faut plier... son âme altière  
N'entend ni les cris, ni les pleurs...  
Pour arriver à cet empire,  
Où son immense orgueil aspire,  
Tous les moyens sont hasardés ;  
Et le géant, dans sa colère,  
Tache sa robe consulaire  
Du sang du dernier des Condés.

À l'aigle autrichien l'Italie échappée,  
Se place sous l'abri de sa puissante épée,  
Et l'Italie est, sans pudeur,  
Foulée aux pieds du protecteur.  
Par les trois léopards l'Irlande déchirée,

Se lève confiante et se croit délivrée  
Par l'appui que promet la grande nation ;  
Et l'Irlande tombe étouffée,  
Sans emporter d'autre trophée  
Qu'une terrible oppression.

C'est maintenant partout le glaive qui gouverne,  
La justice se tait et se voile au grand jour,  
La France n'est qu'une caserne,  
Où l'on n'entend vibrer que la voix du tambour.  
Les lettres, qui toujours perdent leur énergie  
Sans la liberté du génie,  
N'ont que des chants obscurs pour flatter le tyran ;  
Et les arts, par le fer chassés de leur refuge,  
Ne peuvent présenter à l'histoire qui juge,  
Que le butin du Vatican.

Les tendres sentimens étouffés dans son âme,  
Ne parlent plus au cœur du héros d'autrefois ;  
Sa pourpre !... il la salit par un divorce infâme,  
Il faut à l'empereur l'alliance des rois...  
Voulant à sa jeune aigle unir une aigle ancienne,  
Il fait chercher l'Autrichienne  
Sous des murs que naguère il allait saccager ;  
Et celle qui dans le danger  
Accepta du soldat la simple destinée,  
Tombe pauvre et découronnée,  
Devant un orgueil étranger.

Sûr de son pouvoir sur la France,  
Il lui demande encor de nouveaux bataillons,  
Mais le soleil de sa vaillance  
Brille de ses derniers rayons.  
Pour assouvir une injuste vengeance,  
Il a juré que le Kremlin des czars  
Serait vassal de sa puissance...

Il a compté sans les hasards !...  
Le Kremlin enflammé va devenir la tombe  
De l'aigle, dont le monde était épouvanté ;  
Et comme Sisyphe emporté,  
Sous le poids du rocher l'envahisseur succombe !!

Varus, rends-moi mes légions !  
Je te les avais confiées,  
Et tu les as sacrifiées  
À de folles ambitions...  
Tu peux me répondre sans honte,  
À moi, la France, tu dois compte  
De mes généreux bataillons ;  
Du meilleur sang des nations,  
Un chef doit être plus avare,  
S'il le prodigue il est barbare...  
Varus !... rends-moi mes légions !...

Où sont tous mes héros d'Égypte et d'Italie ?  
Que m'a valu le sang d'Austerlitz, d'Iéna ?  
Le fier étranger m'humilie,  
Et brise de ses mains ce fer qui l'étonna...  
Par ton ambition, mes villes sont désertes,  
Mes défenseurs tombent brisés...  
Et mes frontières découvertes,  
Livrent à l'ennemi mes enfans épuisés.

Et c'est à toi que la France voilée,  
Dresse un immortel mausolée !...  
À toi, son mauvais ange !... à toi... Napoléon !...  
C'est toi, dont elle veut consacrer la mémoire !  
Toi qu'elle va nommer sa plus brillante gloire !...  
Un autre homme que toi mérite mieux ce nom,  
Et les honneurs du Panthéon...  
C'est Bonaparte populaire,  
C'est le général regretté,

En attaquant la liberté.

On doit la pierre tumulaire  
Au soldat qui sauva la patrie en danger ;  
Et non à l'empereur, qui portant une guerre  
Injuste autant que téméraire,  
Dans les murs de Paris attira l'étranger.

E. C.

# À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](#)<sup>[1]</sup>. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](#)<sup>[2]</sup> ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](#)<sup>[3]</sup>.

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)<sup>[4]</sup>.

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Koreller
  - Acélan
  - Gordon7700
  - Le ciel est par dessus le toit
  - Promauteur1
  - Taousert
  - Raymonde Lanthier
  - Cantons-de-l'Est
  - Lepticed7
-

1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)
2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)
3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)
4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler\\_une\\_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)